

Une femme sans qualités

Virginie Mouzat

*Une femme
sans qualités*

ROMAN

Albin Michel

à A.

Cette lettre est pour toi. Pour que tu la lises avant d'aller plus loin. Avant de renoncer. Avant ce stade où il est déjà trop tard. Tu m'as beaucoup regardée tout à l'heure, mais que sais-tu de la fille que je suis ? Tu ne me connais pas. Tu ne connais qu'une surface. Tu n'as goûté qu'un vertige. Tu m'as quittée il y a deux heures. Mais tu ne sais rien. En général, un homme et une femme s'écrivent pour se dire qu'ils pensent l'un à l'autre. Moi, c'est pour te dire qui je suis car tu ignores encore de quoi je suis faite. Alors, lis cette lettre jusqu'au bout. Sinon tu pourrais me haïr de ne pas t'avoir prévenu.

Je suis belle, grande, le genre de fille qu'on voit de loin dans la rue et dont on se dit, c'est une bombe, puis de plus près, c'est une jolie

Une femme sans qualités

filles, et puis au lit, elle est bien foutue. Autant dire que j'en mets plein la vue et que c'est pratique. Comme si je me déplaçais derrière un paravent. Celui de mon corps. Il m'isole du monde et me protège, il fait écran, empêche l'accès, brouille la vue de ceux qui voudraient m'atteindre. Il agit comme une politesse qui neutralise tout.

Souviens-toi de notre première rencontre.

Souvent on regarde mes talons hauts et on me dit, tu es trop grande. Je me place juste au-dessus du niveau de la mère, c'est tout. Les talons des femmes commencent à subjuguier les filles lorsqu'elles ne sont encore que des enfants. C'est une cambrure morale, une pose, une façon particulière de rentrer en contact avec le monde. Entre grâce et immense précaution. Les talons, c'est un son avant une présence, c'est un martèlement qui vous escorte. Et j'ai besoin d'être escortée, tu vois. Par mille choses. Par mon corps-paravent et, pourquoi pas, par le bruit de mes pas. Les regards insistent, comme s'il me fallait descendre sur-le-champ d'une estrade qui énerve. Les hommes voient là un symbole phalique qui les fait viser bas. Parfois, je crois que je

Une femme sans qualités

veux être comme tout le monde, que je veux me conformer. La vérité est que je veux tuer. Que je veux déchirer tout ce qui m'empoisonne. Parfois, je casse des choses de rage. Une applique, un téléphone, une passoire et parfois une gueule, bref, ce qui est à la portée de ma colère au moment où se lève cette vague qui crispe mes muscles. Ça hurle au-dedans. Ça pousse, ça tire. Ça chahute. Ça veut sortir mais ça ne peut pas. C'est là, c'est ça, c'est ma colère. Commencent ensuite les règlements de comptes, avec les femmes, les autres, celles dont je ne fais pas partie. Elles sont autour de moi, elles sont partout. Ces jours-là, je pense que j'aurais mieux fait de ne pas vivre.

Très tôt je me suis acheminée vers un destin de pierre.

Moi, dont les médecins à la naissance avaient dit qu'il ne fallait pas s'attacher à cet enfant en couveuse – ne lui cherchez pas de prénom, elle ne vivra pas, avaient-ils lâché –, je crois que c'est là qu'est née la colère. En même temps que moi. Elle et moi sommes venues au monde ensemble. Ce qui me revient, c'est cet arrière-goût de catastrophe attaché à ma naissance. Je

Une femme sans qualités

me révolte contre une impossible inversion des choses, contre un état de grâce enfui, un état de grâce rêvé – a-t-il jamais existé quelque part dans l'enfance ? avant l'enfance ? –, et même s'il n'existe pas, je m'en persuade, il a bien dû me porter quelques secondes, furtivement. Ce n'est pas de vengeance, tu sais, ni de lutte qu'il s'agit, la colère, c'est juste un acte de vie très solitaire, la seule chose dont je me dise, ça n'appartient qu'à moi, un *no man's land* où je me sens être quelqu'un, une jouissance en creux, un truc qui dissout la différence vertigineuse entre moi et les autres. Peut-être est-ce à cet instant la seule façon, pitoyable j'en conviens, de faire entendre ma voix. Alors oui, j'en viendrais aux mains avec l'humanité entière et, paradoxalement, c'est la seule façon que j'aie de rencontrer quelqu'un. Je me démasque. Suis-je une folle qui dit la vérité ? Peu importe. Parfois, j'en viendrais aux mains avec moi-même. Je serais capable de me tuer, façon de dire « regardez ce que vous me poussez à faire », de m'immoler dans un acte de violence, d'être violente parce que ce qui est advenu depuis que je vis est absolument violent.

Une femme sans qualités

Je n'ai pas d'enfants. Je n'en aurai pas. Jamais. Je ne me suis pas appariée avec un mâle reproducteur. Je ne veux pas habiter à toute force avec ce type d'hommes. Je n'aspire pas au bonheur conjugal, au concubinage, à la grandeur de l'adoption, au dépassement de soi, au secours à l'autre. Je ne suis pas aux abois. Je ne regarde pas ma montre. Je n'ai pas ce souci du temps, je méprise l'urgence dans laquelle elles se mettent toutes. Je n'aime pas mes parents qui me le rendent bien. Ils ne sont pas divorcés. Ils ne m'ont pas maltraitée. Je suis du genre dont on dit « elle en fait trop » lorsque je suis gaie et « elle prend des poses » lorsque je suis renfermée, je suis du genre qui s'excuse d'être pas mal. À l'école catholique où m'avait inscrite une mère qui n'était pas contente de vivre, j'envisageais une vie de sainte, je dévorais leur biographie, je savais tout sur Bernadette, je rêvais de voir ce qu'avait vu la petite Thérèse, je chantais seule dans la chapelle sans rien comprendre à ce que j'attendais, ce qui ne m'empêchait pas de fantasmer sur les photos d'Henry Clarke ou d'Irving Penn et sur le nom

Une femme sans qualités

mystérieux de Lisa Fonssagrives. À cette même époque, je m'écroulais en larmes pendant la confession obligatoire en m'excusant de tout. Le prêtre me rendait à la vie en posant sa main sur ma tête, en me disant « tu es une bonne fille de foi ». Le temps de rentrer chez moi, je répétais à mes parents défaits qu'il m'avait dit que j'étais une bonne fille de joie.

J'ai des raisons d'être là où j'en suis, de t'écrire ce que je t'écris, mais rien de sensationnel non plus. Je suis un peu monstrueuse. Je ne m'attache pas. On ne m'attache pas. Il y a moi et les autres. L'autre race. Elles. Elles, les autres femmes. Elles sont partout, elles ont la force pour elles, elles dominent, occupent tout l'espace. Je les regarde de loin, toutes gencives dehors lorsqu'elles sourient, babines dégoulinantes, lèvres peintes, yeux faits, sexe qui pond. Je les vois et je m'écarte de leur route. Je ne suis pas comme elles. Je joue à être elles. Je porte un masque et déjoue leurs trucs. Très tôt, elles ont été l'autre race. Dès que j'ai su, à dix-huit ans, que mon corps ne marchait pas comme le leur, qu'il ne ferait pas comme le leur.

Une femme sans qualités

Avant cela, j'avais un corps d'enfant. Pas formé, pas développé. Une grande petite fille. Être enfant jusqu'à dix-huit ans, c'est une liberté formidable, c'est un monde sans seins, sans règles, ce sont les premiers frissons de l'androgynie, c'est être une petite garçonne féminine et frondeuse pendant que les autres filles de mon âge se démenaient avec leurs chairs en pleine mutation. Et pour la plupart cela monopolisait leur intelligence.

Cette enfance n'a été qu'un long isolement. Je parlais aux arbres mais très peu aux gens, et surtout pas aux enfants. Il me semblait être accompagnée en permanence d'une autre moi-même. Je me sentais constamment en observation et parfaitement seule. J'avais trop de conscience. C'était comme une sorte de nausée. Un malaise sans objet. Marchait sans cesse devant moi cette autre, ce double, une représentation de moi-même, hagarde, poreuse à toutes les ondes qu'émettent les arbres, les murs, les êtres, les éléments, accessible aux nuances et au vide des choses. Il me semblait que, entre cette autre et moi, au lieu d'une gémellité réconfortante et complice, se creusait un vide de

Une femme sans qualités

questions, de tâtonnements, une aspiration vers des parages où je m'abîmais dans des explorations spéculatives au sujet de l'existence. Je croyais impossible qu'on s'adresse à moi directement et non pas d'abord à cette autre lunaire, qui me transmettait les messages escortés d'un tourbillon de questions. Bref, j'étais incapable de premier degré. Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait sans l'entremise de cette autre, me délivrant ses énigmes en dehors desquelles tout me paraissait dépourvu de sens.

J'avais du mal à respirer, mal au cœur, je me traînais sous une apparence de fille coquette, jolie même, de qui pourtant l'immédiateté, la jouissance du temps présent, l'énergie vitale la plus élémentaire, la disponibilité des êtres envers elle-même se trouvaient hors d'atteinte. Parfois, je tentais de me débarrasser de cette autre, je cherchais à me défaire de ce qui dans de brefs sursauts d'autonomie m'empêchait d'être simplement, mais alors plus forte que mes brusques voltes, la réalité s'offrait à moi dans son incroyable évidence. Le temps de battre des cils et tout s'obscurcissait. J'avais peur sans mon double.

Une femme sans qualités

Très tôt, j'ai été insomniaque, ce qui dès l'âge de douze ans m'a donné le sentiment d'accomplir quelque chose de très adulte. Il s'ensuivait des journées cotonneuses. J'évoluais dans un état intermédiaire, entre veille et sommeil. J'y voyais la manifestation de n'être nulle part à ma place, ce qui, loin de me gêner, prolongeait l'état de stupeur proche de la prière dans lequel je m'abîmais à la chapelle de l'école, ou bien seule, allongée dans l'herbe du jardin de mes parents, après les cours, les yeux perdus dans le ciel d'été. Je n'ai rien vu venir de la mythique adolescence. Mon corps n'a rien ressenti de ce temps hyper-sexuel. Je n'en faisais pas partie. J'étais absente de ce timing-là. Bien sûr, j'entendais parler des premières règles. Je voyais des corps changer, j'assistais à des mutations plus ou moins anarchiques, attendues et imprévisibles. Moi, je ne bougeais pas. Je m'étais. Je ne trouvais rien d'inquiétant à cela. Je trouvais naturel que la normalité m'épargne. Car je ne voyais rien de commun entre les autres et moi. Je flottais, étrangère à elles, ces petites femelles qui s'inscrivaient sans broncher dans la continuité de leur mère.

Une femme sans qualités

Plus tard, j'ai vu des filles qui le faisaient. Je me suis mise à penser : il va falloir embrasser des garçons. Ouvrir la bouche et mettre la langue dans leur bouche comme le font des centaines d'autres filles, d'autres femmes. Ah oui, et puis aussi écarter les jambes, pour qu'un garçon ou un homme me pénètre. Il va falloir faire cela. Ce geste étrange que je n'assimilais pas à l'amour, ce geste que font les autres femmes avec les hommes. C'est par les hommes que les femmes me sont devenues encore plus étrangères. Comment pouvaient-elles, elles, se plier à cela ? Où avaient-elles appris ces gestes, ces cris, ces oh, ces ah de plaisir ? Et ce désir ? Là dans leur corps, d'où leur venait-il, comment y avait-on accès ? Je ne comprenais rien parce qu'à moi, ça n'arrivait pas. C'est alors qu'il a fallu que je fasse comme elles et qu'elles sont devenues les autres.

Jamais un corps n'aura autant servi à rien que le mien. C'est curieux de l'énoncer ainsi mais c'est comme s'il avait été programmé dès le départ, comme si une instance divine avait voulu que ce corps-là, le mien, se refuse à rentrer dans le rang. Quel rang ? Celui des filles

Une femme sans qualités

qui deviennent des femmes, celui du sang qui coule de leur sexe et qu'on appelle des règles, celui de l'enfantement et de la transmission, celui des mimétismes qui passent de mères en filles. Chez moi, rien. Rien que du stérile. Pas d'ovaires, m'a-t-on lâché lorsque j'ai quitté l'hôpital à la suite d'un bilan médical, j'avais dix-sept ans. Pas d'ovaires, madame, donc votre fille est stérile. Le médecin s'adressait à celle qui était venue me chercher. Mais ce n'était pas ma mère. Je ne suis pas sa mère, elle a dit. Ce n'était pas ma mère parce que c'était ma tante, la jeune sœur de ma mère. Le médecin l'a regardée sans comprendre. Douze ans de plus que moi, l'air à peine aînée, ma tante s'est ensuite tue. Elle représentait quelqu'un qui n'était pas là, dont elle n'assumait pas le rôle. Un leurre. Pourtant, elle ne prétendait être personne d'autre qu'une jeune femme, assise là, sans convictions, sans peur, sans chagrin, un témoin sans rancune contre personne, sans prise sur moi, une jeune femme qui était juste là et n'était pas préparée à ce qui se passait. Elle n'a pas pu venir, elle a ajouté. Je ne réagissais pas, j'étais un bloc de pierre. Ce n'était pas un

Une femme sans qualités

choc, c'était la reconnaissance qu'autre chose m'attendait. Je savais que c'était mon heure, mon tour. Je ne comprenais rien, non pardon, j'avais déjà tout compris. Je n'avais qu'une envie, crier à la face de ce médecin sans délicatesse que je le savais déjà, qu'une prescience confuse m'avait déjà avertie de tout ça. Je venais de subir une semaine d'examens dans le service de maternité où toutes les patientes étaient enceintes jusqu'aux yeux et il concluait que j'étais stérile. Après sa déclaration, j'étais revenue chercher mes affaires près de mon lit et j'étais donc repassée au milieu de ces femmes alignées sur leur lit le ventre gros, confites dans l'attente. Même sur le visage de celles qui dormaient, je croyais lire « alors ? » parce qu'en quelques jours, j'étais devenue leur mascotte, leur poussin, la gamine à qui on évite le pire, un enfant si jeune, si tôt, un accident, la pauvre, elle ne savait pas. J'avais accepté le roman qu'elles s'étaient raconté. Mais devant elles, j'ai eu envie de leur dire que je venais d'apprendre un heureux événement, mon heureux événement, celui qui ouvrait toutes les portes, sans me rendre compte qu'elles étaient